

Homélie du dimanche 05 juillet 2026 Matthieu C11 Versets 25 à 30
Père Philippe

*« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et je vous donnerai le repos. » (Mt 11, 28) Cette parole de Jésus, comme un écho à la confession de saint Augustin, « Notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en Toi », résonne aujourd'hui avec une urgence particulière. Dans un monde où l'on court après le bonheur comme après un train qui s'éloigne, le Christ ne nous tend pas seulement la main : Il nous lance un défi, une révolution. « Ce n'est pas une douce mélodie pour bercer nos consciences, mais un cri de guerre contre les chaînes qui nous écrasent », écrivait Thomas Merton dans *La Montagne aux sept degrés*. Et ce cri, nous devons le relayer.*

*L'humanité du XXI^e siècle porte des fardeaux invisibles, plus lourds que les pierres des anciens esclavages. Ces jougs, ce ne sont pas des chaînes de fer, mais des illusions qui nous promettent la liberté tout en nous asphyxiant. Les jougs du monde : des mirages qui trahissent. Autour de nous, des hommes et des femmes s'épuisent à poursuivre des chimères. « L'homme contemporain a tout... sauf la paix », constatait Jean-Paul II dans *Redemptor Hominis*.*

Et en effet, comment trouver la paix quand on est écrasé sous le poids de la performance ? Ce cadre de 40 ans, père de famille, qui passe ses nuits à répondre à des mails par peur d'être « remplacé », court sans jamais vivre. « Il est devenu l'esclave de son propre succès », aurait dit Simone Weil, pour qui le travail moderne, lorsqu'il n'est plus un moyen mais une fin, devient une idole.

Pire encore, le matérialisme nous vend le bonheur en solde. Cette jeune femme qui s'endette pour des vêtements de marque, espérant combler par l'accumulation le vide de son cœur, illustre la prophétie de Dorothy Day : « Nous vivons dans une société qui confond l'abondance avec la liberté, alors qu'elle n'est souvent que l'autre nom de l'esclavage. »

Quant au relativisme, il laisse l'homme désorienté. Ce lycéen qui, après avoir tout essayé : écrans, alcool, relations superficielles, avoue : « Je ne sais même plus ce que je veux », incarne la crise que Karl Rahner décrivait ainsi : « L'homme moderne a perdu le sens du mystère, et sans mystère, il n'y a plus de réponse. »

*Le joug d'une religion défigurée : quand Dieu devient un bourreau
Et que dire de ceux qui, au nom de Dieu, transforment la foi en un carcan ? Cette mère de famille qui, après avoir manqué une messe par fatigue, se sent coupable pendant des semaines, ou ce jeune qui a abandonné l'Église parce qu'on lui a dit : « Si tu ne fais pas ci, tu iras en enfer » ... « La dévotion doit être comme un miel qui adoucit, et non comme un vinaigre qui irrite », rappelait déjà saint François de Sales. Mais au XX^e siècle, Madeleine Delbrêl allait plus loin dans *Nous autres, gens des rues* : « Si notre foi ne rend pas les hommes plus humains, c'est qu'elle n'est pas la foi du Christ. » Une religion qui accable n'est plus une religion : c'est une caricature.*

Face à ces fardeaux, Jésus propose une alliance, non un carcan. « Mon joug est doux, et mon fardeau léger. » (Mt 11, 30) Mais comment comprendre ces paroles, alors que le joug évoque d'abord la contrainte ?

« Mon joug est doux » : une marche à deux

Jésus utilise une image forte, celle du joug, mais il la subvertit. Dans l'Ancien Testament, le joug symbolisait l'alliance entre Dieu et son peuple (cf. Jr 5, 5). Mais le joug de Jésus n'est pas celui d'un maître impitoyable : c'est celui d'un père qui marche à côté de son enfant. « Il

porte le poids avec nous », comme l'écrivait Dietrich Bonhoeffer dans Le Prix de la grâce : « La grâce n'est pas une théorie, c'est une présence. »

Imaginez un âne chargé d'un fardeau trop lourd pour lui. S'il doit le porter seul, il s'effondrera. Mais si son maître marche à ses côtés et l'aide à tirer, la charge devient supportable. « Jésus est cet ami qui marche à nos côtés « Mon fardeau est léger » : l'Esprit Saint, notre souffle

Pourquoi ce joug est-il léger ? Parce qu'il est animé par l'Esprit Saint. « Sans l'Esprit, les commandements sont des obligations écrasantes ; avec l'Esprit, ils deviennent des chemins de liberté », résumait Yves Congar dans Je crois en l'Esprit Saint. Sans la grâce, aimer son ennemi semble impossible. Avec elle, cela devient une réalité, comme pour saint Étienne, qui priait pour ses bourreaux : « Seigneur, ne leur compte pas ce péché. » (Ac 7, 60)

Thomas Merton va jusqu'à écrire dans Le Ciel en nous : « La grâce ne supprime pas l'effort, mais elle le transforme. Ce qui était un fardeau devient une danse. » Et Saint Augustin avait déjà tout compris : « Donne-moi ce que Tu commandes, et commande-moi ce que Tu veux. »